

« Présences du transfert »

Colloque Athènes 2023

Des coupures qui ne seraient pas du semblant ?

Cette présentation a été étoffée par le travail que nous avons soutenu, R.Meyer et moi-même à l'occasion d'un laboratoire que nous avons intitulé le « contre-fantasme ».

Agée de 17 ans, Emma m'a été adressée suite à un acte de scarification qu'elle avait portée à sa cuisse droite.

Sa famille est unie et partage un vif intérêt pour la musique. Son père, anciennement alcoolique, est significativement tatoué sur l'ensemble du corps.

C'est lui qui m'a appelé dans un 1er temps pour évoquer les troubles anxieux de sa fille et son inquiétude quant à son état, tant psychique que physique, qui avait nécessité une hospitalisation d'urgence en unité pédopsychiatrique durant une semaine.

J'ai souhaité qu'Emma m'appelle afin qu'elle exprime personnellement sa demande d'engager une démarche psychothérapeutique, chose qu'elle fit dans la journée.

Emma est souriante, parle avec une voix très enfantine, elle est grande et marche voutée, à petits pas, comme si elle était empêchée, ralentie.

Dès notre première rencontre, j'ai eu l'impression d'avoir en présence, les trois âges de la vie unifiés dans un même sujet : une voix d'enfant, un corps de femme et une démarche de personne âgée.

En séance, elle sourit beaucoup, dit n'être ni malheureuse ni heureuse. Dès lors qu'elle ressent de l'anxiété, elle renonce à en parler pour ne pas faire supporter sa détresse à autrui, notamment, à ses parents. Elle dit avoir toujours « composé » pour ne pas être un poids pour les autres.

Lors de moments de tristesse, elle se confie à son chat, qu'elle qualifie de boîte à secrets : « *il entend ce que je lui dis et suis certaine qu'il ne parlera pas* ».

Lors de la 1ère séance, elle a été accompagnée par son père qui s'est d'abord exprimé. Très rapidement, elle nous a fait comprendre qu'il était préférable qu'il quitte le cabinet. Je l'ai invité à le faire, chose qu'il a docilement acceptée.

Emma n'évoquera pas les coupures faites à son corps. Elle parlera assez librement, de manière détendue et pondérée, ma présence en face à face lui permettant de soutenir sa parole. Elle me fit remarquer rapidement que je portais le même prénom que son père.

Lacan précisait « [...] *ce phénomène du transfert est lui-même placé en position de soutien de cette action de la parole. En même temps qu'on découvre le transfert, on découvre que, si la parole porte comme elle a porté jusque-là, avant qu'on s'en aperçoive, c'est parce qu'il y a là le transfert* »¹.

Elle fait part de sa difficulté à vivre et les moments d'affliction qui l'envahissent. Elle a toujours été bonne élève et fait preuve d'une très grande anxiété quant aux résultats qu'elle doit obtenir afin de ne pas décevoir ses parents, les professeurs

¹ J.Lacan, séminaire 8 *le transfert*, séance du 1^{er} mars 1963, Paris, Seuil, 1991.

et mêmes les autres élèves qui sont habitués à ce qu'elle obtienne de bons résultats.

Les tensions qu'elle ressent sont liées, d'après elle, à la nécessité qu'elle s'impose de pouvoir répondre aux attentes (supposées) des autres. Si elle n'y répond pas, elle craint de ne plus exister du fait du désamour que son attitude pourrait engendrer (rappelons ici son prénom, expression d'un amour au passé).

Elle évoquera à maintes reprises, la position qu'elle tient vis-à-vis des autres, position où elle fait semblant et où elle éprouve un vif sentiment de vacuité. Le semblant a convoqué en moi, l'entaille. Acte permettant de voir si elle n'est pas vide, si elle est consistante, vivante, si son sang est bien rouge et non blanc.

La rupture fantasmée avec l'autre, si elle n'est pas conforme à l'attente qu'elle lui prête, autrement dit à la coupure, fait écho aux scarifications et à la culpabilité.

Lors de la seconde séance, Emma me dira : « regardez ce que je me suis fait ! » et me montrera des entailles très superficielles au niveau des poignets. Je l'interrogeai sur ce qui serait à l'origine de ce geste et elle me répondit qu'elle s'ennuyait en classe et que pour faire « diversion », elle a passé la lame du cutter légèrement et à plusieurs reprises sur son poignet : « ça coupe mais on ne sent rien ! » me dit-elle.

Je lui ai demandé si c'était la première fois qu'elle faisait ça, souhaitant vérifier si elle allait me parler de son acte qui l'avait amenée aux urgences. Elle m'a répondu par la négative en relatant les 1ères mutilations graves à l'endroit de sa cuisse.

Elle m'a précisé qu'elle agissait ainsi pour attirer son attention ailleurs et sortir de pensées ruminantes.

En touchant au corps avec un objet contondant, elle crée des entailles, orifices, fentes et écrit quelque chose du sexuel, de la castration, qui ne peut se verbaliser mais qui l'envahit au travers de ruminations qu'elle ne peut plus parfois supporter.

« Ici, au niveau du complexe de castration, nous lui trouvons une autre forme qui est celle de la mutilation. En effet s'il s'agit de coupure, il faut et il suffit que le sujet se sépare de quelque partie de lui-même, qu'il soit capable de se mutiler »².

L'acte de s'entailer lui permet de détourner son attention d'idées envahissantes, de vérifier la con-sistance de son corps mais est également, à entendre, comme marque d'une ex-sistance au regard des autres, une signature, écriture pour être et pour tracer un indicible. Écriture dans le corps, du corps, pour le corps et par le corps. A la fois signature et effacement.

Mais aussi, entaille comme trait unaire, empreinte symbolique qui soutient l'identification imaginaire. En faisant de son corps un espace d'énonciation, en l'utilisant comme un lieu d'écriture où une trace vient signifier une absence tout en comblant le corps incisé, la scarification a eu pour l'identification la fonction d'un signifiant unaire. Il est là pour confirmer une marque à partir de laquelle peut s'instaurer l'identification d'un sujet, marqué par le signifiant.

Un peu plus tard, Emma évoquera une période d'anorexie qu'elle avait traversée il y a trois ans. Elle se faisait vomir à l'issue des repas, mangeant ainsi du rien pour signifier, sans doute, n'être rien pour ses parents. Elle a mis un terme à cette pratique lorsque sa mère s'en est rendue compte.

² J.Lacan, séminaire 6 *le désir et son interprétation*, séance du 20 mai 1959, Paris, Seuil, 2013.

Emma mange assez peu, trie les ingrédients dans les plats (générant ici une coupure entre eux) et refuse tout aliment inconnu. Elle souligne sa gêne de manger devant les autres par peur d'être jugée et mange souvent seule.

Le sort donné au corps, dans un premier temps amaigri et contraint, puis par la suite, entaillé et objet d'inscriptions, ne constitue pas une réponse à des interrogations encore non articulées.

Par la suite, elle me demandera s'il est possible de ressentir les effets d'un événement qu'on n'a pas connu ? J'acquiesce et lui demande pourquoi elle m'interroge à ce sujet.

Elle m'explique alors, qu'elle a été conçue après la naissance d'un enfant mort-né et qu'elle pense avoir pris la place de cet enfant disparu.

Par conséquent, qu'elle n'était ni attendue ni désirée et que si cet enfant était resté en vie, les parents n'auraient pas voulu en concevoir un autre, à savoir elle. S'interrogeant ici sur sa légitimité d'être en vie, son existence vient combler un vide et constitue un vol de la vie de cet enfant désiré des parents.

Le geste de la coupure ainsi que l'anorexie, tous deux actes mortifères, sont l'expression d'un désir d'effacement subjectif pour ne pas prendre la place de l'enfant mort-né.

L'entaille fait écho à la coupure mais aussi à l'appréhension d'une déliaison avec l'autre, la conduisant à donner satisfaction aux parents pour être aimée au présent et non au passé.

A la fin de l'été 2021, Emma a fait une tentative de suicide (TS) au paracétamol. Hospitalisée quelques jours, j'apprends qu'elle avait avalé 7 comprimés, en laissant sciemment un dans la boîte.

Elle a fait cette TS dans sa chambre, une semaine avant la rentrée scolaire, à proximité de sa mère qui télétravaillait dans le salon, en l'absence du père et du frère.

Lors de notre première rencontre après l'hospitalisation, elle relatera s'être renseignée sur la façon de se suicider au doliprane. Elle avait vu qu'une femme en avait pris 13 et n'était pas morte. Elle pensa qu'en en prenant la moitié, elle survivrait.

Immédiatement après avoir avalé les cachets, elle fût prise d'une profonde angoisse, est allée voir sa mère en pleurant et en lui disant qu'elle avait fait une bêtise et ne voulait pas que son père le sache.

La verbalisation de cet acte, la conduira à évoquer l'alcoolisme de son père, faisant écho à la pulsion orale dont elle venait de faire les frais. La dépendance à l'alcool du père constituait pour elle une menace de séparation / coupure d'avec le reste de la famille et, Emma avait imaginé qu'elle en était peut-être responsable.

Emma reconnaît que ses agissements sont l'expression d'une colère qui se retourne contre elle pour faire cesser toute pensée envahissante qu'elle ne verbalise pas clairement. Elle évoque principalement la pression de l'école.

Lors de son passage à l'acte, elle songea à la peine qu'elle allait causer aux autres et à l'inquiétude qu'elle pouvait susciter car, « en définitive, me dit-elle, on m'aime ».

Trois semaines après la rentrée scolaire, elle recommencera à se faire des entailles superficielles dans l'avant-bras avec des ciseaux. Elle m'expliquera que des pensées l'avaient envahies et qu'elle n'arrivait pas à se concentrer pour travailler,

me précisant qu'agir sur son corps lui évite de penser et la détourne de ses tourments. Les incisions ont l'effet d'une ouverture par lesquelles peut s'évacuer la pression mais qui ne sont pas aussi, sans évoquer les marques que le père ne cesse d'écrire au travers de ses tatouages. Incisions comme écriture signifiante dans le Réel.

Concernant les tatouages de son père, Emma m'affirma qu'elle en était fière et qu'il en avait de plus en plus, « pas comme maman qui n'en veut pas », précisa-t-elle.

Je lui ai demandé si elle souhaiterait en avoir, elle aussi. Elle me répondit de manière affirmative, mais « pas des dessins, juste un symbole, à savoir, une virgule ». Je lui dis qu'en effet, la virgule permet de reprendre son souffle, de faire une pause. Elle confirma mes propos et me précisa que la virgule qu'elle voudrait se faire tatouer correspond au logo d'une association qui s'occupe d'enfants en souffrance psychique et que ça pourrait aussi dire quelque chose de son mal-être. Je la questionnai de savoir si les scarifications ne seraient pas aussi des écritures, comme les tatouages, de quelque chose qui ne pourrait se dire et qui la mettrait en relation avec son père. Elle me répondit qu'elle trouvait ça pertinent.

En fin de séance, je l'interrogeai sur ce qu'elle voudrait écrire et qui ne pourrait se dire. Elle rétorqua qu'elle ne savait pas.

L'identification au père permet d'élaborer le corps comme surface d'inscription. En exprimant mon prénom qui est également celui de son père, m'est apparu la possibilité d'envisager, via le transfert, le déplacement de cette surface d'inscription et de jouer le rôle de séparateur du sujet $\$$ de l'objet a , en coupant le poinçon dans la formule de Lacan par un acte qui permettrait de faire chuter le fantasme, celui-ci étant, pour le névrosé, tout entier au niveau de l'Autre.

Pendant plusieurs mois, les séances, parsemées parfois de longs silences, vont se dérouler chaque semaine autour d'un récit détaillé et ennuyeux de ses journées d'école, m'inondant d'une parole vide dont elle semblait repérer les effets, soulignant à l'issue de certaines séances, qu'elle n'avait rien dit.

Pour reprendre ce que dit Lacan à propos du transfert : « *La résistance, c'est le transfert* » et, « *Ce changement de transfert en résistance ne peut pas manquer de se produire, et c'est le transfert qui fournit la plus redoutable des résistances* »³. Le transfert satisfait alors la résistance tout en étant la condition nécessaire de l'analyse.

L'ennui m'a convoqué lors de nombreuses séances. L'ennui est l'expression d'une attente de l'analyste d'un savoir inatteignable du fait du refoulement, un savoir qui concerne le sujet et dont la connaissance va le délivrer. Le transfert comme amour mis en jeu permet d'accéder au savoir inconscient du patient et possiblement faire chuter le symptôme.

J'ai malgré tout supporté l'ennui durant des semaines et essayé de le dépasser, sans doute à raison.

Lacan exprimait l'ennui ainsi : « *Il y a un moment auquel vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre air natal, si je puis dire, ça s'appelle l'ennui. Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel*

³ J.Lacan, séminaire 1 *les écrits techniques de Freud*, séance du 20 janvier 1954, Paris, Seuil, 1975.

point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire : qu'on voudrait autre chose »⁴.

En effet, j'attendais patiemment autre chose, pris entre un agaçant bavardage et les silences de la patiente.

Quelques semaines après, lors d'un devoir sur table de français, elle fera un malaise l'obligeant à quitter la classe et appeler sa mère. Je l'interrogeai sur le contenu du texte de l'épreuve. La seule chose dont elle se souvenait c'était la description d'une salle à manger.

La séance suivante, elle relatera un rêve dans lequel elle entre dans une salle à manger et voit sa mère assise sur une chaise dont la peau se décolle laissant apparaître un autre visage.

Elle dira qu'en fait ce n'est peut-être pas de sa mère dont il s'agit ici, mais d'elle-même. Sa mère enlève sa peau comme elle, la coupe. Son corps change et elle entre dans l'âge adulte par la coupure.

La séance suivante sera capitale. Emma m'annoncera une nouvelle scarification opérée sur la cuisse droite. Elle l'a fait suite à un refus de sa part de sortir le week-end en famille. Elle est restée dans sa chambre, a essayé de travailler, mais prise de pensées envahissantes et culpabilisantes, s'est infligée deux entailles.

Après un certain silence, je l'interroge sur l'existence éventuelle d'une culpabilité plus ancienne. Elle restera silencieuse puis me dira qu'elle a un souvenir dont elle n'a jamais encore parlé à personne et qu'elle voudrait me confier : à l'âge de 8 ans, alors qu'elle était gardée au domicile de sa nourrice, le fils de cette dernière de 4 ans son aîné s'était déshabillé et avait frotté son sexe sur elle, alors qu'elle était allongée sur le canapé de la salle à manger (faisant écho à la salle à manger de l'épreuve de français et du rêve). Elle a le souvenir de ne pas avoir réagi, sidérée par ce qui se passait. La nourrice est entrée dans la pièce et l'a accusée d'avoir incité son fils à pratiquer des jeux sexuels. Par la suite, Emma s'est toujours estimée coupable d'avoir laissé agir le garçon et s'est interrogée de savoir ce qu'elle aurait pu faire pour que lui, agisse ainsi.

J'ai demandé à Emma où l'enfant avait frotté son sexe. Elle me montra sa cuisse droite et je rétorquais : « à l'emplacement où tu te scarifies ».

« Vous devez bien n'avoir d'aucune façon, ni préconçue ni permanente, comme premier terme de la fin de votre action, le « *bien* », prétendu ou pas, de votre *patient*, mais précisément son *erôs* » s'exprimait ainsi Lacan lors de son séminaire en 1960⁵.

La salle à manger décrite dans le texte en français qui avait généré une angoisse chez elle lors du contrôle, le rêve de la mère qui change de peau dans une salle à manger, les difficultés pour elle de manger et de rester à table avec les autres, la coupure sur la cuisse, marque venant souligner le frottement du sexe de l'enfant dans une salle à manger, la culpabilité la poussant au silence etc. Tous ces éléments ont subitement convergé en un point noeudal.

⁴ J.Lacan, séminaire 5 *les formations de l'inconscient*, séance du 15 janvier 1958, Paris, Seuil, 1998.

⁵ J.Lacan, séminaire 8 *le transfert*, séance du 16 novembre 1960, Paris, Seuil, 1991.

En fin de séance, elle me dira que ce qui s'est passé là était très important.

Au sujet de la coupure, Lacan répondait à Jacques Riguet de la manière suivante : « *Ce qui lui donne sa signification est le moment où nous arrêtons la machine. En d'autres termes, ce qui lui donne sa signification, ce sont les coupures temporelles que nous y faisons* »⁶.

Dans l'après-coup de cette séance, me vint l'idée que la coupure pourrait peut-être se déplacer au niveau de l'espace-temps, pariant sur le fait que cet acte produise à son tour un effet signifiant.

Je lui proposais alors, en jouant sur l'équivoque de son signifiant-maître, d'interrompre le déroulement de la semaine de classe plutôt que d'attendre qu'elle mette un terme elle-même à sa souffrance psychique par un acte dans le réel de sa chair, retrouvant ainsi un moment de silence, une « virgule » dans son emploi du temps. Proposition qu'elle a acceptée et mise en œuvre.

Dans la mesure où les coupures spatio-temporelles n'ont pas eu d'effet sur ses résultats scolaires, la patiente s'est vue rassurée et à opéré elle-même ces coupures de manière symbolique et non plus dans le réel de son corps.

Depuis, Emma ne se scarifie plus, l'équivoque de la « coupure » est venue rompre avec le sens que la patiente donnait à son symptôme.

Cette coupure a été mise en œuvre plus récemment, au travers d'une hospitalisation de quelques semaines à l'hôpital de Ville-Evrard qu'elle m'avait demandé de solliciter.

Emma voulait être mise à l'abri de la société, de l'école et d'elle-même. Cette mise à distance lui a permis de signifier à ses parents le souhait de ne plus être contrôlée par eux et son désir affirmé de pouvoir faire des choix par elle-même.

Hors de chez elle, elle avait coupé avec les attentes parentales et l'affichait symboliquement au travers d'une nouvelle coupe de cheveux et de vêtements courts, acceptant et assumant de montrer ses cicatrices. Coupure exercée également au niveau du topos, après hospitalisation, en s'émancipant du domicile familial.

Au départ, le grand Autre fût le Réel du corps et la scarification venait à la place de la barre sur A. Si A n'est pas barré, il est Réel et, la séparation ne peut se faire qu'en le coupant.

C'est au travers de la cure et du transfert que le Symbolique a pu recouvrir partiellement le Réel et que la coupure a généré les effets ainsi observés. Un déplacement de la surface d'inscription du Réel du corps de la patiente a pu s'effectuer, au travers du transfert, vers le Symbolique.

Les interprétations ont fait coupure dans une bande de Moebius où l'unicité de la face de la figure topologique ne marquait pas d'intérieur ni d'extérieur (selon Lacan, la bande de Moebius, c'est la coupure même, celle du discours du sujet).

En opérant une autre coupure dans la continuité d'un discours répétitif où, le point de départ était le point d'arrivée, il semble s'être opéré dans la bande une demi-torsion permettant de créer une bande biface où la patiente tend à s'inscrire dans

⁶J.Lacan, séminaire 2 *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séance du 15 juin 1955, Paris, Seuil, 1978.

un rapport à l'autre différemment et où, l'intérieur et l'extérieur prennent à présent, un sens primordial pour le sujet.

Les marques sur le corps ont été transférées dans l'espace-temps par l'intermédiaire du transfert. Le psychanalyste a été le support du transfert comme surface de projection sur laquelle a pu se déposer un dire jusqu'alors inavouable. Lacan précise que c'est de la position que lui donne *le transfert* que l'analyste analyse, interprète et intervient sur le transfert lui-même⁷.

Le corps propre de l'analyste a pu jouer le rôle de surface d'inscription en se prêtant à une position de semblant et permettant la coupure. A partir du moment où le souvenir traumatique a été déposé et qu'il a pu donner lieu à une interprétation en lien avec la coupure corporelle, Emma a pu entamer un processus de reconstruction subjective en déplaçant la coupure dans un autre espace, passant du Réel au Symbolique.

C'est également l'ennui qui est la marque d'une attente autre, à venir, qui a permis que quelque chose d'indicible puisse se déposer. L'ennui comme espace à maintenir et à supporter, afin de permettre au patient de lui donner un temps logique d'inscription d'un indicible.

La patiente se mutilant pour vérifier son ex-sistence et sa con-sistance n'a pas reçu de réponse satisfaisante, ce sont les coupures interprétatives qui permirent au sujet d'accéder à la signification.

⁷ J..Lacan, séminaire 8 *le transfert*, séance du 1^{er} mars 1961, Paris, Seuil, 1991.